—Merci, père André. Ne montez pas chez moi de trop bonne heure. Je suis fatigué et je veux dormir la grasse matinée.

Le caissier gravit l'escalier jusqu'au cinquième étage et entra dans un petit logement composé de deux pièces meublées d'une façon très-sommaire.

Quatre mois auparavant, en prévision d'événements possibles, il avait loué ce logement sous le nom de Godard, se disant propriétaire campagnard dans les environs de Pontoise, et désireux d'avoir un pied-à-terre à Paris.

Il y venait coucher de temps en temps, toujours après minuit, et se montrait fort libéral avec le portier chargé de mettre de l'ordre dans son ménage.

Après avoir refermé la porte derrière lui, il alluma deux bougies, prit un flacon sur la tablette d'un vieux secrétaire et mélangea le tiers du contenu de ce flacon au contenu d'une cuvette remplie d'eau pure.

Il plongea sa tête dans ce mélange et lava fortement et à plusieurs reprises ses cheveux dont la teinte cuivrée disparut, et qui devinrent du plus beau noir.

Il se coucha ensuite et dormit fort tranquillement pendant quelques heures, puis, aussitôt levé, il coupa ses favoris, et, avec le soin d'un comédien qui se prépare dans sa loge avant d'entrer en scène, il ajusta sur ses joues et sous son menton une barbe noire et floconneuse et colla sur sa lèvre supérieure des moustaches longues et bien fournies.

Cette besogne achevée il mit un binocle d'écaille à cheval sur son nez et, se regardant de face et de trois quarts dans la glace un peu verdâtre, il murmura :

—A coup sûr, ce n'est pas ici qu'on viendra me chercher, et d'ailleurs Godard, bon propriétaire en Seine-et-Oise, ne ressemble pas plus à Frédéric Muller, le caissier allemand, que Frédéric Muller ne ressemblait au comte de Loc-Earn !

Le mari d'Henriette, en sortant du pénitencier de Poissy, se trouvait à la tête de quelques billets de mille francs économisés par lui sur ses appointements de secrétaire et d'intendant, billets que nous l'avons vu glisser dans sa poche au moment de son arrestation à l'hôtel d'Auberive.

Après l'écroulement inou resultant de l'entrée d'Henriette dans un couvent qu'on refusait de lui désigner, et de la disparition de l'enfant confié aux pêcheurs de l'île Saint-Denis, Robert de Loc-Earn, découragé complètement et ne voulant pas recommencer sa vie d'aventures dans les bas-fonds où la police ne manquerait pas de le surveiller, jugea que le séjour de Paris était impossible pour lui pendant quelques années.

Il résolut de quitter la France et de tenter la fortune dans les casinos de Bade et de Homburg.

L'élégant misérable, dont nous connaissons la brillante intelligence et la facilité prodigieuse, possédait au plus haut point la faculté rare de s'assimiler les idiomes étrangers. Il avait appris au collége l'allemand, l'anglais, le russe et l'italien.

Après avoir vécu deux ou trois ans, tant bien que mal, de l'autre côté du Rhin, il parlait la langue allemande avec une irréprochable pureté et sans le moindre accent.

Désireux, pour des raisons que nous connaissons, de donner le change sur son origine française, il se faisait passer pour Badois et s'était procuré sans peine un acte de naissance au nom de Frédéric Muller.

## IX

Un jour vint où la veine au jeu s'étant montrée contraire avec obstination, Robert de Loc-Earn ou, si l'on veut, Frédéric Muller, se trouva décavé complètement et sans la plus minime ressource.

Il ne lui restait désormais qu'à se faire sauter la cervelle, mais le hasard l'avait mis en relation avec un jeune Prussien à qui ses façons de gentleman et la prodigieuse variété de ses connaissances acquises inspiraient beaucoup de sympathie et de confiance.

Ce jeune homme, fils d'un riche banquier de Berlin, voyant l'embarras de celui qu'il croyait sinon Prussien, du moins Allemand, lui offrit de le faire admettre dans les bureaux de son père.

Loc-Earn n'eut garde de refuser et s'acquitta avec une supériorité incontestable de l'emploi qui lui fut confié ; aussi, lorsque le baron Worms pria son collègue de lui procurer, pour la correspondance générale, un employé connaissant plusieurs langues, le Berlinois s'empressa de lui expédier Frédéric Muller avec les recommandations les plus chaudes.

Nous savons déjà qu'au bout de deux ans le faux Badois fut élevé à l'importante situation de caissier.

Si invraisemblable que cela puisse paraître, nous affirmons que pendant cette longue période de près de sept ans, Robert de Loc-Earn agit en honnête homme, malgré son effroyable passé, ou qui sait, peut-être même à cause de ce passé.

En comparant sa vie d'autrefois, dangereuse, précaire, inquiète, avec son existence actuelle, calme, facile, honorée, le caissier s'avouait volontiers qu'il était doux de s'endormir le soir, après une journée de travail, avec la certitude de ne pas être réveillé le lendemain matin par un commissaire de police escorté de deux agents.

Le gredin repenti se voyait déjà, au bout de vingt années de labeur assidu, possesseur d'une fortune assez ronde et n'ayant à rendre aucun compte à la justice humaine.

Seulement, et par malheur, cette moralité nouvelle était une moralité de calcul et d'égoïsme ; elle ne reposait sur aucune de ces bases solides d'honneur et de croyance qui, seules, peuvent rendre un homme inébranlable dans sa droiture et dans sa loyauté.

Aussi, nous le savons, dès que Robert de Loc-Earn qui n'avait jamais aimé, non, jamais, pas même Henriette d'Auberive, cette adorable créature, se fut bestialement épris de mademoiselle Fine-Orange, il vola sa caisse après avoir épuisé ses économies, et, voulant combler le déficit, il tenta de hasardeuses opérations de Bourse qui, loin de remédier au mal, le rendirent irréparable.

Bref, quelques jours avant le bal travesti donné par le baron Worms, il était devenu impossible que le caissier réussit à retarder de plus d'une ou deux semaines la découverte des détournements commis par lui, malgré l'habileté avec laquelle il avait falsifié ses livres.

En apprenant tout à coup l'amour de Valérie Worms et du vicomte de Presles, et leur projet de départ, l'idée vint au pseudo-Badois de commettre un dernier vol, plus important que tous ceux qui l'avaient précédé, et de s'arranger de façon à mettre ce vol à la charge des fugitifs.

Le soir du départ de la baronne et de Gilbert, il s'introduisit dans le jardin, puis dans l'hôtel, alluma une bougie, ouvrit la caisse, prit les billets de banque et l'or, referma le coffre-fort, et s'apprêtait à disparaître quand il entendit dans l'escalier dérobé le pas tudesque de M. Worms.

Il n'eut que le temps d'éteindre la bougie et de faire retomber sur lui les rideaux de la fenêtre.

Le banquier, un bougeoir à la main, venait chercher quinze mille francs pour Aline Pradier. A son tour il ouvrit la caisse, et, la trouvant vide, il jeta autour de lui un regard plein d'effarement.

Ce regard s'arrêta sur le rideau et vit ses plis agités par un léger tremblement dont il comprit mal la nature.

—Derrière ces draperies, se dit-il, la fenêtre est ouverte, et c'est par là que le voleur a pris la fuite.

Il fit deux pas pour s'en assurer.

Le caissier allait infailliblement être découvert. Le baron, sans nul doute, appellerait à l'aide. C'était l'arrestation immédiate, la cour d'assises et le bagne.

Robert de Loc-Earn portait toujours dans sa poche un couteau-poignard. Il bondit comme un chat-tigre, et le baron, la gorge coupée, tomba sans pousser un cri.

L'assassin alors, avec un monstrueux sang-froid, ralluma la bougie, coupa en deux une feuille prise dans son buvard, écrivit la lettre anonyme en déguisant son écriture, et, sans laisser